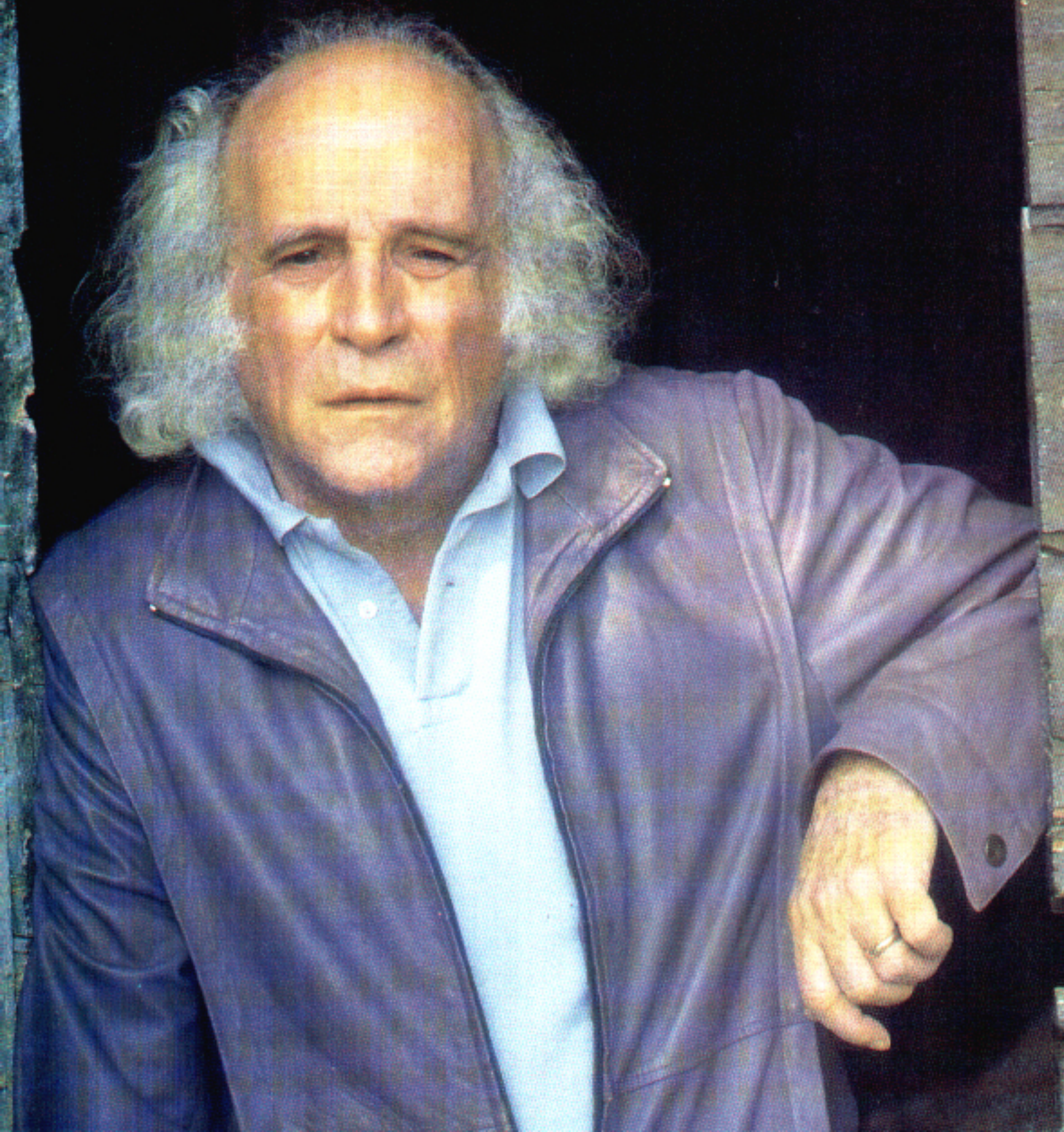
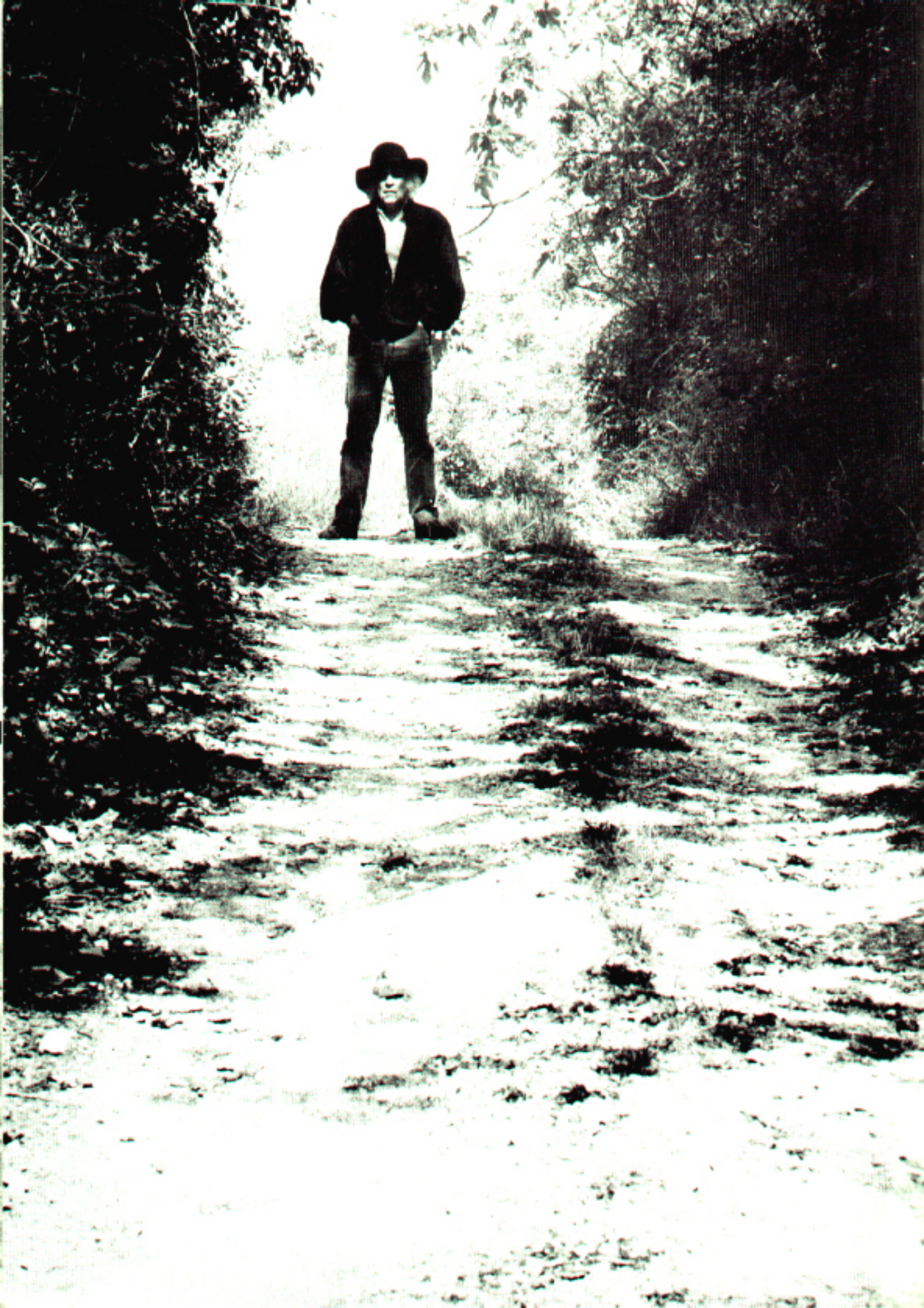


A L'OLYMPIA
BRUNO COQUATRIX







Il fait encore quelques apparitions de temps à autre. De moins en moins: retranché dans sa campagne d'Italie, le vieux maître n'éprouve plus le besoin de paraître. Oui, le provocateur sulfureux de la chanson française préfère la douceur de son village-refuge de Toscane à l'éclat blanc des projecteurs. Là-bas, au milieu des vignes et des oliviers écrasés de soleil, ermite frileusement replié sur le bonheur toujours fragile, Léo Ferré l'incorrigible jongle dans fin avec les mots, les double-croches et les silences, poursuivant dans la fièvre une œuvre sans pareille.

C'est un fait: Léo le noir, Léo l'anar hésite désormais à venir se plonger dans "ce chagrin des villes que vous appelez des grattes-ciel", lui qui jadis a tant aimé Paris, qui l'a si bien chanté, et compris.

Ferré pourtant n'a pas changé: les années peuvent bien venir cogner contre son cœur et courber un peu plus ses épaules, de coups de gueule - "parce-que l'amour ça gueule" - en coups de spleen c'est la souffrance éperdue des hommes qu'il nous dispense comme un aveu, depuis toujours. Oui, à la vie à la mort c'est son âme écorchée que Ferré met dans tout ça...

C'est étrange: avec son air torturé de l'intérieur, avec ses fulgurances planétaires et sa formidable colère, Léo Ferré de plus en plus ressemble à Beethoven, l'autre fou de musique. Le génie... Sous l'aile noire de son grand piano, avec son cœur énorme et son âme d'anar, avec ses mots de braise et cette voix unique qui tour à tour frappe et caresse, Léo Ferré, à 66 ans, demeure cet "immense provocateur" qui, de Baudelaire à Villon, d'Apollinaire à Rimbaud ou à ses propres dérivés, tisse dans le désespoir et la fureur l'image d'un monde amer.

Depuis combien d'années maintenant ses mots brûlants comme une lave jaillissent-ils de l'obscurité? Depuis combien d'années cette fraternité fragile qu'il délivre nous réchauffe-t-elle les jours de pluie? Depuis combien d'années cet homme rongé de solitude est-il le copain, le frangin de notre multitude?

"(...) Il y a les larmes, les valises et le spleen, mot anglais propre aux terreurs anglaises et qui donne de l'accent à



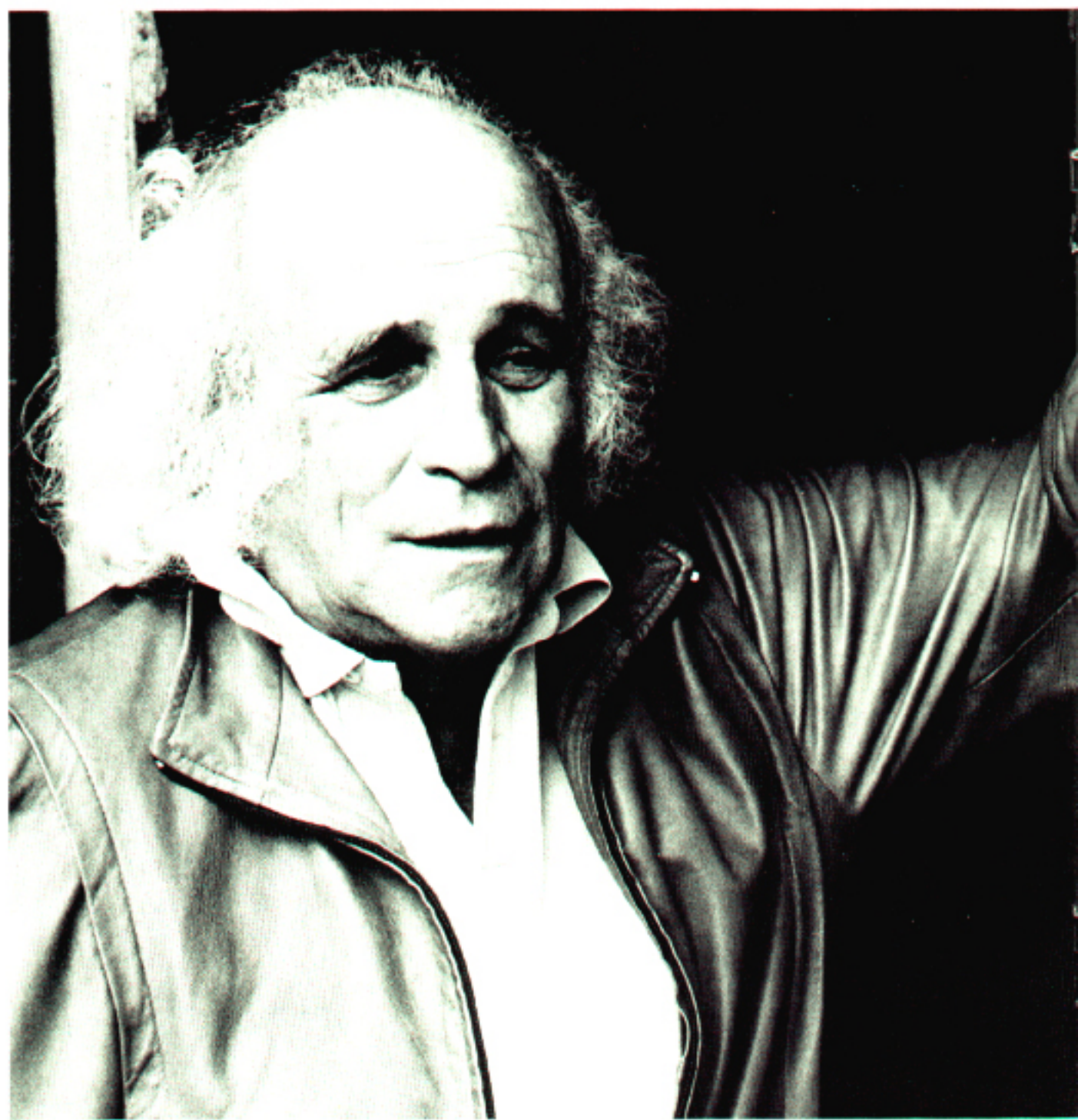
notre cafard. Les larmes se partagent, les valises s'échangent, se vident, s'aident. Le spleen se porte seul comme une croix de brume (...)"

Non, Ferré n'a pas changé, il ne changera pas: il est un torrent de mots sur des flots de musique, il est un homme debout qui ne fait que passer, il est un sourire un peu pâle, lointain, vacillant comme son regard. Et une voix. Une voix surtout. Voix du malheur inéluctable montant de tout ce "tumulte des bas-fonds" et débordant d'amour dans le noir, étranglée parfois de trop de tendresse étouffée.

Ferré l'amour, Ferré la mort qui chante la folie et les cœurs piétinés, les années disparues et le goût furtif du bonheur, l'injustice et le silence, l'absurdité de toute chose. Le mal de vivre, comme une vague... Aujourd'hui bien sûr, s'il brandit toujours le bouquet de fleurs noires de ses mots, il y a peut-être en lui moins d'invective et de colère: le poète enragé de naguère semble avoir trouvé un certain apaisement au soleil de Toscane. Là-bas, auprès de ses enfants et de la mort qui veille, la musique dans la cœur et le cœur dans les yeux, le vieux lion consumé de solitude trace dans le silence son sillon d'éternité. "Je voudrais que tout s'arrête là du temps compté des hommes..."

En attendant ce jour, en attendant que tout s'arrête, il nous revient, une fois encore, avec dans le regard la même flamme qui semble danser sa folie. Il cligne doucement des yeux et grimace un sourire. La neige de ses cheveux accroche la lumière. Le temps, pour un instant, semble soudain suspendu. Ici, sous le ciel blanc de cette fin d'été, il est venu faire escale, poursuivant son errance incertaine, "monsieur le poète qui semble venir d'ailleurs..."

Richard Cannavo





La frime

T'as qu'à la voir la frime à ton lit le matin
Quand tu te prends pour qui? quand tu te trouves bien
T'as qu'à la voir la frime au milieu de la rue
Lorsque tu te regardes au fond d'une vitrine
Quand tu te prends pour qui?
T'as qu'à la voir la frime sur ta moto d'un soir
Quand tu vas à Rungis pour te vendre par cher
A la mort qui radine avec son grand panier
T'as qu'à la voir la frime alors tu ressuscites
Avec les yeux glacés et tu te prends pour qui?
T'as qu'à la voir la frime au creux de ta moitié
Quand tu te coupes à cœur de peur de rien avoir
Qu'un semblant de pâleur devant l'éternité
Qui ne dure qu'un temps le temps de te laver
Et d'aller te farcir un morceau de ton temps
De ce temps qui te reste à glander des soucis
Comme les fleurs pareilles aux fleurs de tes vingt ans
T'as qu'à la voir la frime
Et ça ne coûte rien

T'as qu'à la voir la frime qui se met dans ton lit
Quand tu te prends pour qui? quand tu te trouves bien
T'as qu'à la voir la frime au milieu de la nuit
Lorsque tu la regardes quand ça vient de finir
Quand elle se prend pour qui?
T'as qu'à la voir la frime en sortant de l'hôtel
Où t'as fumé qu'une clope qu'on t'a vendue pas cher
Quand la Mort te fait jouir rien qu'à y respirer
T'as qu'à la voir la frime alors à Amsterdam
Au bras d'un vieux pavot avec les yeux bridés
T'as qu'à la voir la frime au creux de ta psycho
Quand tu te piques on dit jusqu'à *s'overdoser*
Quand le semblant te semble un bout d'éternité
Qui ne dure qu'un temps le temps d'outrepasser
A marée galaxique où l'univers pavé
Te reprend dans ses chiffres et te montre du doigt
Dans une statistique c'est le moins qu'on te doit
T'as qu'à la voir la frime
Et toi tu ne vois plus rien



La mort

Je suis née une nuit sous un signal d'alarme
Entre un sax baryton et des "drums" de hasard
J'écris sur un tableau des chiffres et des larmes
Quand vous voulez vous déchiffrer il est trop tard

Je vous attends... je vous attends... je vous attends...

Je suis d'un crépuscule aux souris anonymes
Sous le bec du couchant de mes hiboux de choc
Je suis la fleur fanée que la tombe ranime
Comme on ranime des idées au "Five o'clock"
Je suis le son perdu au cœur des poitrinaires
Quand la seconde s'analyse au fond d'un lit
Je t'apporte le dépliant de mes mystères
Cours acheter le temps qui te reste, petit!

Je vis ma vie de morte au seuil de vos consciences
Et les pensées que je vous dois sont formulées
A force de terreur envahie par la science
La médecine est une de mes employées

Je vous attends... je vous attends... je vous attends...

On me force à courir d'un méridien à l'autre
De mes fuseaux sans laine et ma faux sans blé
Il te reste la dernière heure qui se vautre
Au bout d'un agenda qui restera fermé

Sur mes Champs-Élysées il n'y a pas d'étoile
Sous mes souliers usés il n'y a plus de jardins
Pour la dernière fois je te mets à la voile
Et le voyage que tu fais ne coûte rien

Mon œil est un trou noir mais je sens les outrages
Mon cœur n'a plus de loi il ne sait plus chanter
Quand les amants chantent pour moi c'est de ma rage
Qu'ils bavent tout le suc que je ne peux donner

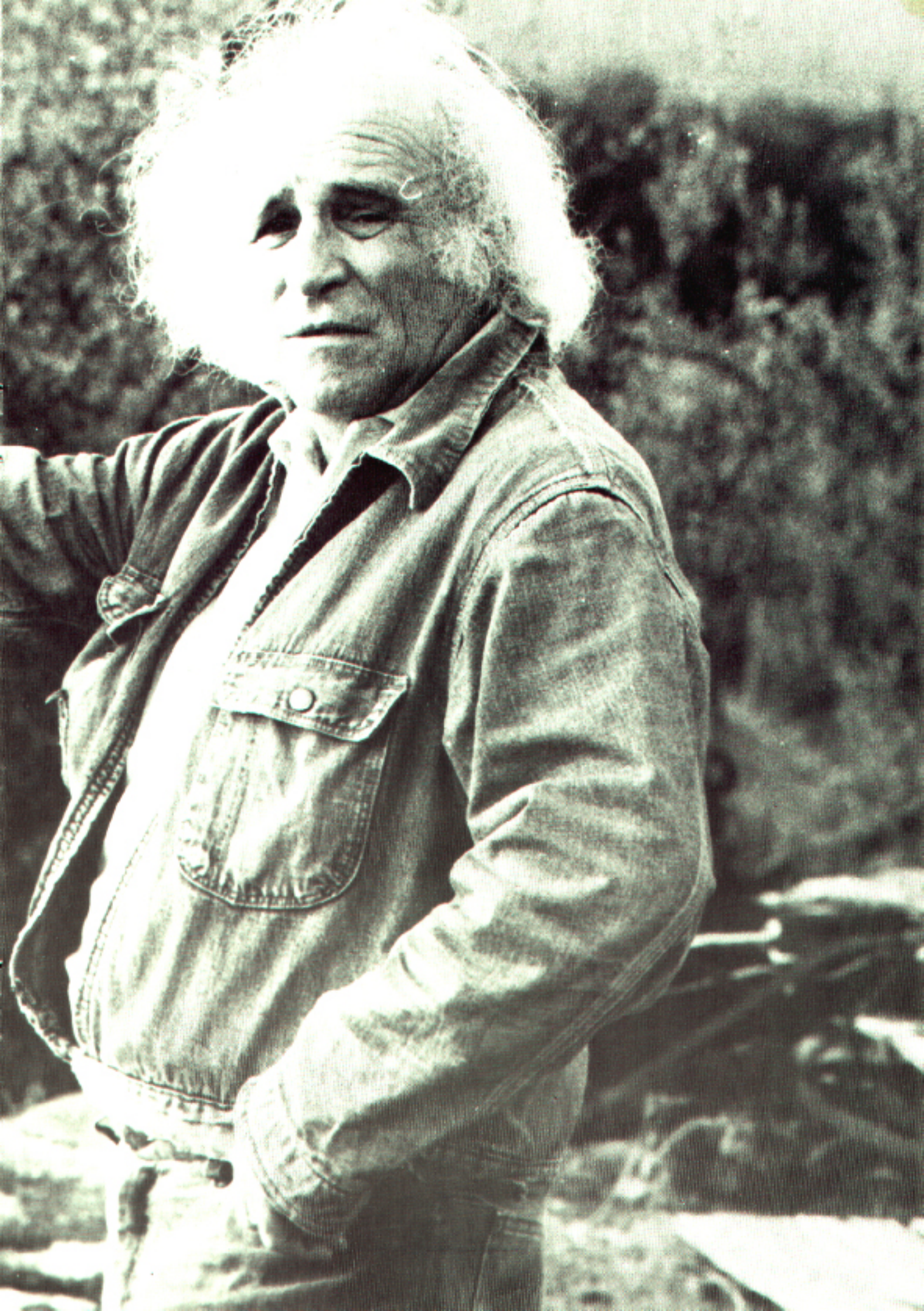
Je vous attends... je vous attends... je vous attends...

On me force à compter les jours des pauvres bêtes
Les chevaux orgueilleux les oiseaux paradis
J'ai plus de souvenirs que n'en a La Villette
J'ai plus de rendez-vous que vous n'en avez pris
Et lorsqu'un assassin vient dans mon monopole
Faire un extra rougi par le chagrin des gens
J'enrage à la pensée de n'être qu'une idole
Un peu noire, c'est vrai, devant mes concurrents

Je chante avec la nuit des antennes posthumes
Et j'interpole le devoir et la raison
Je me mets en veilleuse et quand on me rallume
Je suis le dernier flic de la circulation

Je vous attends... je vous attends... je vous attends...

Extrait de l'Opéra du Pauvre
Editions Gufo del Tramonto



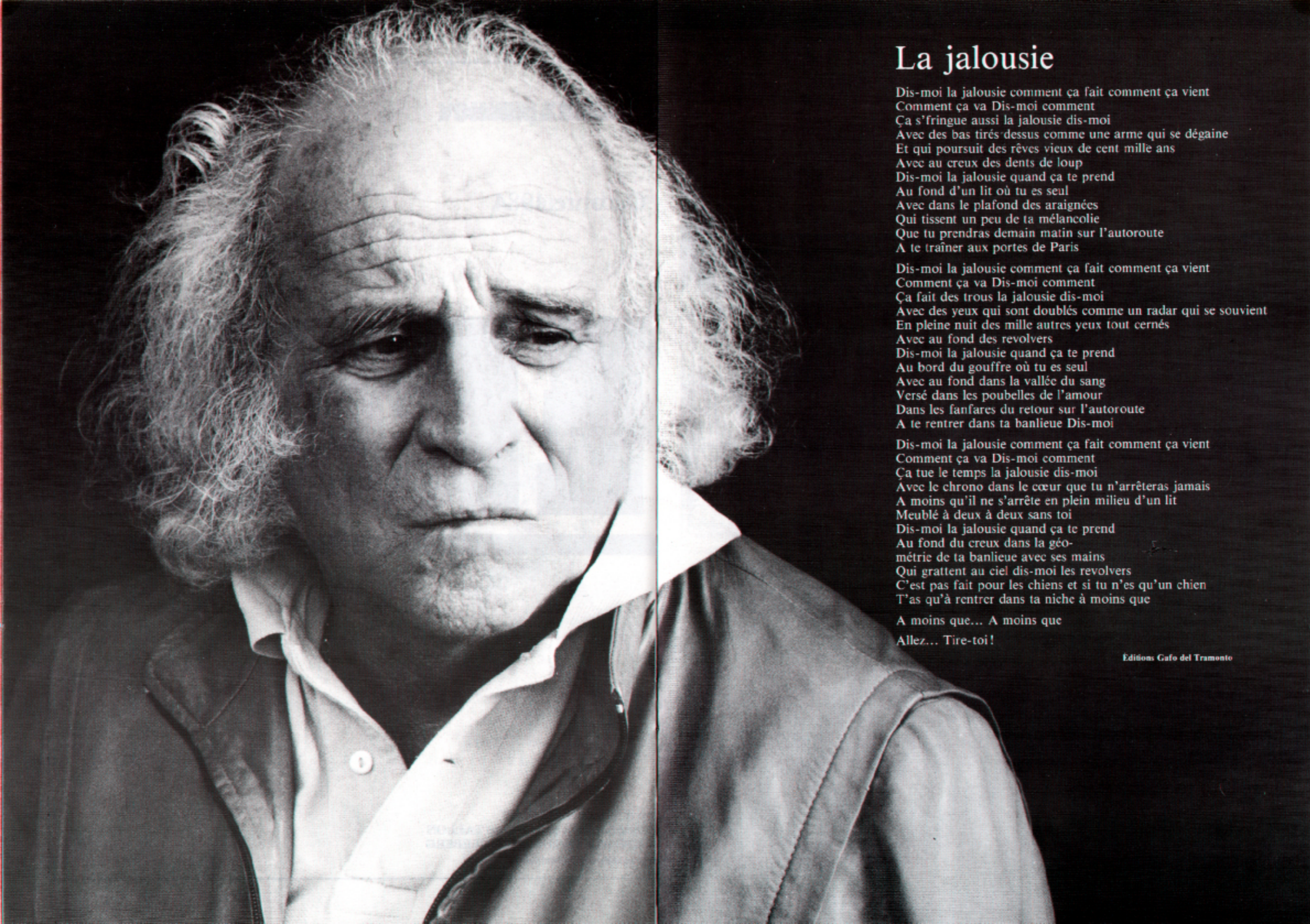
PROGRAMME

L'OLYMPIA BRUNO COQUATRIX présente

A partir du 1^{er} Octobre 1984

LEO FERRE

Régie générale de l'Olympia Roger MORIZOT
Direction technique Lucien MONNIER - Direction de la salle Jeanne TALLON
Relations publiques de l'Olympia Nicole GONZALES, Michèle SCHNEEBERG
Les photographies du programme sont de: Alain Marouani



La jalousie

Dis-moi la jalousie comment ça fait comment ça vient
Comment ça va Dis-moi comment
Ça s'fringue aussi la jalousie dis-moi
Avec des bas tirés dessus comme une arme qui se dégaine
Et qui poursuit des rêves vieux de cent mille ans
Avec au creux des dents de loup
Dis-moi la jalousie quand ça te prend
Au fond d'un lit où tu es seul
Avec dans le plafond des araignées
Qui tissent un peu de ta mélancolie
Que tu prendras demain matin sur l'autoroute
A te traîner aux portes de Paris

Dis-moi la jalousie comment ça fait comment ça vient
Comment ça va Dis-moi comment
Ça fait des trous la jalousie dis-moi
Avec des yeux qui sont doublés comme un radar qui se souvient
En pleine nuit des mille autres yeux tout cernés
Avec au fond des revolvers
Dis-moi la jalousie quand ça te prend
Au bord du gouffre où tu es seul
Avec au fond dans la vallée du sang
Versé dans les poubelles de l'amour
Dans les fanfares du retour sur l'autoroute
A te rentrer dans ta banlieue Dis-moi

Dis-moi la jalousie comment ça fait comment ça vient
Comment ça va Dis-moi comment
Ça tue le temps la jalousie dis-moi
Avec le chrono dans le cœur que tu n'arrêteras jamais
A moins qu'il ne s'arrête en plein milieu d'un lit
Meublé à deux à deux sans toi
Dis-moi la jalousie quand ça te prend
Au fond du creux dans la géométrie de ta banlieue avec ses mains
Qui grattent au ciel dis-moi les revolvers
C'est pas fait pour les chiens et si tu n'es qu'un chien
T'as qu'à rentrer dans ta niche à moins que

A moins que... A moins que

Allez... Tire-toi!

Les artistes

Ils sont d'une autre race et ne le savent pas
Ils sont d'un autre clan et se mêlent à vous
Ils vous tendent leurs mains et vous donnent le bras
Vous les laissez passer ils ne sont pas à vous
Ils sont le clair matin dans vos nuits des tempêtes
Ils sont le soleil noir de vos étés d'hiver
Ils chantent dans la nuit à vos temps muettes
Ils plantent la Folie au fond de vos galères

Ils peignent le chagrin dans les coquelicots
Ils écrivent l'amour dans vos chambres glacées
Ils font plier le temps sous l'aile d'un oiseau
Ils font passer la vie dans vos accords brisés
Ils font la loi demain quand tu vivrais hier
Ils décident de tout quand tu veux les soumettre
Il y a vingt mille ans qu'ils sont à leur fenêtre
Il y a vingt mille ans qu'ils crient dans le désert

Ils sont d'une autre race et ne le savent pas
Ils sont d'un autre clan et se mêlent à vous
Ils vous tendent leurs mains et vous donnent le bras
Vous les laissez passer ils ne sont pas à vous
Il y a vingt mille ans qu'ils te rentrent dans l'œil
Il y a vingt mille ans que tu ne les vois pas
Il y a vingt mille ans que tu voudrais les voir
Et si tu les voyais eux ne te verraient plus

CE SONT DES GENS D'AILLEURS

LES ARTISTES